

C'est fut au matin d'un vendredi envahi par un épais nuage, et le ciel de Royaume Uni était troublé: un début de journée voilé donc, annonciateur de l'imminence d'une forte pluie que la ville de Londres devait en être prête à entendre au réveil, habitude pris par une capitale qui depuis longtemps s'est livré à la finance et c'est au nom de cette tradition dont les pas cadencés usent les bottes pressées des financiers, courtiers, bookmakers et spéculateurs de tout poils, que le déluge se faisait attendre avant de s'y abattre et de lâcher enfin les boursicotiers pour une trêve de plus d'une semaine, pendant laquelle allait se dérouler les internationaux de tennis de grand chelem de Wimbledon, qui s'y joue chaque année au mois de juillet et qui de façon exceptionnelle cette année, était placé sous l'aspect de masters, qui met en compétition toutes les joueuses ayant gagné de grands tournois dans la saison et où tourne évidemment beaucoup d'argents qui créent conversations.

A mille lieues de là, en Russie, une jeune joueuse montante de tennis au nom de Tatiana Kunzki Slowkowska, attirait toutes les convoitises. Elle avait 17ans, son petit visage minois ne présentait aucune trace de son père, mais sa grande taille, représentait bien ce géniteur absent dans une sorte d'incompréhension manifestement psychologique à sa fille, en s'en prenant à son physique à elle et qui la rappelait le mot bâtard qui lui restait en tête.

Ses yeux étaient d'un bonheur de son âge, remplis des subtilités dont les papillotements des sourcils réveillaient les soucis auxquels sa mère savait détecter en elle pour qu'à temps, elle intervienne afin que sa fille ne déverse aucune larme.

Elle était d'une force physique intermédiaire, qui donnait du sens à sa grande taille et qui raison ou pas la montrait frêle, et d'aucuns se sentaient volontaires pour lui venir en aide au cas où.

Elle avait ce caractère particulier dû aux joueuses de grand talent, un peu mystérieuse et pour lequel elle recevait de tas des lettres d'admiration, de félicitations et d'encouragements de la part de ses supporters; d'autres par contre étaient remplies d'insultes et des menaces, venant de ceux qui la

contestaient, dans une sorte de violence qui allait frapper là où dormait son instabilité psychique rare, qu'une fois réveillée, jetait ses esprits dans un vide intellectuel et psychologique qui la bouclait la bouche en la laissant négativement songeuse; c'est à ce moment-là qu' elle ressemblait à une jolie poupée russe, comme seuls les russes savent en fabriquer.

Longtemps dans les profondeurs du classement du tennis professionnel féminin, elle n'avait pas encore remporté de compétition majeure pour se familiariser avec le grand monde du tennis à l'extérieur de son pays; mais néanmoins, elle venait de réaliser une performance inouïe il y a de cela un mois, en battant successivement le numéro un et deux mondiaux; et ceux, dans deux tournois importants et de fait, elle eut droit à l' invitation pour figurer dans cet événement qui s'annonçait exceptionnel.

Sportive très élégante, pétrie de talent et élancée, la fille de la Russie portait la jupette juste et était d'une intelligence tactique rarement rencontrée. Dans sa terre natale où elle fut extrêmement connue, c' était une vedette incontestée que tous les magasins de sport se l'arrachaient pour ses photos qu'ils affichaient en grand caractère dans leurs boutiques, les chaînes des télévisions l'invitaient dans des émissions pour augmenter le nombre de leurs abonnés, comme les écoles qui la faisaient participer aux cours où elle était l'exemple même.

Accompagnée par sa mère et entraîneuse Ludvina, qui avec poigne, veillait sur elle avec une inquiétude qui se lisait sur son visage grave; mais vu son bagage tactique dont elle fit preuve jadis quand elle fut joueuse, pour les amoureux objectifs du jeu, la connaissant, l'issue du tournoi à venir, sa fille ne devait que l'avoir au bout de sa raquette.

A Londres où le tournoi se faisait attendre dans l'impatience de parieurs y compris fous, un certain Johnson Capuel, ex-employé d'une banque de la City, sortit de son véhicule.

Disséquant son journal, il martelait ses pas de façon absolue sur l'asphalte

et était le dernier homme que la pluie ne voulut tremper, qui venait alors de tomber sur les photos de celle que le monde du tennis faisait la favorite de la compétition, et dont le début prévu pour la semaine prochaine arrivait à grand pas.

Pendant que l'anglais parcourait les lignes du journal qu'il tenait en mains, évitait le nom propre de la russe qu'il comprît la difficulté de prononciation.

A un jet de pierre de ce que fut son travail avant qu'il se refuge dans un bar, la pluie se libéra complètement et tomba orageusement, les journalistes lacés par quatre années du fameux tournoi dénuées de toute saveur et pendant lesquelles le royaume lui-même n'avait de représentante digne pour en être fier, malheureusement la tendance avait l'air de se poursuivre, cet espace laissé vacante par la nation organisatrice, dût motivé un nombre d'anglais à croire en ce que disaient certains journaux sportifs, qui gonflaient excessivement les avantages de la grande russe qui comme dans la pure tradition anglaise, n'hésitaient plus à parier avec tous leurs moyens.

C'est à 5 heures du soir, lorsque la City se libère, que les bookmakers se pressent à livrer leurs dernières nouvelles concernant la programmée future championne, dépêchées par des correspondants sur place qui suivaient ses jours pas à pas avant qu'elle ne prenne l'avion du lendemain samedi pour Londres.

Samedi matin 7 heures, au Donovan bar, y était déjà assis Johnson Capuel, dans une ambiance de fête de mariage dans un dimanche où parlaient des klaxons, qui prît son téléphone pour appeler Brandon Branduic et John Marchal, tous trois, anciens amis de la (London school off economics) avec qui le jeu de paris était un amusement de depuis l'enfance.

Mais à sa surprise, un de deux manquait à l'appel.

-Assieds-toi, Brandon, je te paie un verre de thé ? demande-t-il.

-Avec plaisir, répond l'appelé.

-Sais-tu depuis combien des temps qu'on a pas eu un tournoi avec une telle implication populaire?

-Deux ans... et demi?

-Faux! Quatre; figures-toi. Mais cette fois, on peut tenter de faire une bonne affaire, c'est sûre!

-Tu parais très optimiste, dis donc!

-Oui, et c'est pour une raison simple. regardes ce journal, il date d'hier soir; ça m'a empêché de fermer l'œil toute la nuit!

Il projeta une œillade sur le papier puis il demande:

-Qu'est-ce que s'est cette affaire, hein? C'est de la russe que tu parles?

-T'en es au courant?

-J'ai vu au dernier tournoi un de ses matchs, c'est une bonne joueuse. Jette un œil sur la photo, dit-il à son tour, quelle carrure! Elle doit faire quasiment dans les deux mètres de hauteur. Et selon le journal, il semble que personne ne connaît sa vraie taille! Tout de même, je serai étonné qu'elle dépasse le diable d'Elington, qui jusqu'ici n'a trouvé de rival en la matière; ou ce serait un vrai phénomène! D'ailleurs son avion arrive ce soir à Londres vers 16 heures; et nous sommes déjà 15 heures 45 min, constate-t-il.

-Mais... comment interprètes-tu l'absence de John Marchal?

-Je lui avais passé un coup de fil juste après ton appel. Il était pour venir mais apparemment, il a certainement eu un empêchement.

-Pourquoi l'as-tu téléphoné alors que t'aurais mieux fait de passer lui prendre pour simplifier les choses?

-Ce n'était pas possible. C'est depuis une semaine qu'il a quitté l'appartement, il a sans doute trouvé autrement comment se loger.

-Bon, ben d'accord, nous avons une occasion à ne pas rater. Nous devons nous rendre à l'aéroport pour voir si la russe dont on nous rabâche les qualités, est en réalité. Mais avant que nous prenions la direction de l'aéroport, essaie encore de joindre Marchal, moi j'arrive, j'appelle quelqu'un d'important.

Il plaça une cigare dans son bec et emporta sa silhouette.

Ce monsieur qui vient de se déplacer est d'abord un célibataire, même à 54 ans. Toujours étonnamment coiffé d'un grand Panama mexicain, il était d'une élégance diaprée et avait donné tout son amour aux jeux; habitude qu'il prit pendant ses études y compris à l'international où il sortit avec un goût inqualifiable de l'argent, rien que pour l'argent. L'homme ne laissait rien au hasard; et quand il sentait une réelle opportunité de gagner le jack pot, se transformait en une sorte de mère protectrice de sa progéniture qui sent l'ennemi à des kilomètres à la ronde. Perpétuellement la pipe à la bouche même quand il ne contenait plus aucun tabac, son corps se parfumait de cette odeur âcre et étouffée qui lui collait à la peau, et était en permanence à l'affût de tous ceux qui pouvaient mettre les bâtons dans les roues de celui ou celle qui pouvait lui rapporter un gain quelconque.

A la fin de la semaine qui ouvrait la semaine du début des hostilités, la ville de Londres bouillonnait sous une chaleur dont aucun météorologue en fut capable d'en tirer une estimation exacte. La tension ne cessait de monter et les paris les plus tordus se faisaient à bon train, les journalistes criaient plus fort encore que d'habitude dès 5 heures du matin en forçant les traits parfois scandaleusement, pour vendre leurs succulentes inventions.

A 16 heures moins 10 minutes, les deux amis s'étaient retrouvés au-dehors du bar.

-As-tu trouvé Marchal? demande Capuel.

-J'ai essayé, mais son téléphone est occupé et je ne sais pourquoi!

-Espérons le retrouver plus tard, conclut-il, l'air pressé.

Les deux hommes étaient ainsi partis pour l'aéroport.

En chemin, bien que Capuel conduisait, il n'arrêtait de comparer les photos de la joueuse russe différemment montées sur trois différents journaux sortis le jour même; il n'arrivait à comprendre la taille exacte de la favorite, devenue une obsession pour lui. Car les détails la concernant, demeuraient les premières indices pouvant mettre en lumière les possibilités ou pas d'une athlète capable de gagner, étant donné qu'il avait appris la prudence depuis qu'il avait perdu une fortune en se fiant à un modèle dans le genre qui n'avait pas assuré physiquement la durée des épreuves.

A 500 mètres avant qu'ils n'atteignent l'aéroport, un appareil de British Airways leur coiffait au-dessus les têtes; Capuel qui déjà dans son affaire, prit ses jumelles gamme supérieure en une main, essayait de mesurer visuellement la taille de la joueuse assise dans l'avion qu'il entendait faire dans les 2 mètres, en vain; il appuya plus fort encore sur le champignon.

-Johnson, tu ne la verras jamais de cette façon, lui confie son ami à sa gauche.

-Je le sais; mais c'est plus fort que moi; filons vite, vite, vite, disait Johnson Capuel en ritournelle.

Parieur reconnu, l'homme au volant l'était, grâce à sa carte spéciale qu'il acquit aux représentants des instances sportives du royaume, qui récompensait ainsi celui qui avait fait un nom parmi la grande classe de parieurs de Londres et qui lui permettait d'entrer sans entrave à l'aéroport de la même ville en cas d'arrivée des joueuses ou joueurs dans le cadre d'un tournoi de cette ampleur. C'est donc très rapidement que les deux amis se

retrouvèrent au pied de l'immense oiseau volant où ils prirent quartier.

Au moment où la porte de l'appareil s'entrouvrit, la joueuse fut accueillie par une colonie des journalistes curieux et autres miseurs, dont chacun portait ses flashes. Brandon Branduic avait le sien, Capuel avait fait pareil et zoomait la porte depuis une éternité à une distance de sécurité qu'il s'accorda de 2 mètres pour éviter de rater ce visage sans ride, quand la porte s'ouvrit vraiment et que la russe sortit sa tête dans le vent, il fut pris par l'émotion; l'homme au grand chapeau venue de l'Amérique du sud avait coupé son souffle et avait loupé toutes ses photos. Heureusement que son ami qui, équipé de son matériel, flashait discontinûment à en épuiser ses pellicules qui eût quelques prises. Dans son trouble, avec sa taille déjà handicapée en plus, l'homme ne vit que la moitié de la russe; il avait même oublié de la saluer de sa propre main comme il pensait dans sa tête, et c'est dans cette confusion que la joueuse s'était rapidement cachée le visage pour disparaître sous les bras protecteurs de ses gardes du corps chargés par l'organisation à sa protection.

Constatant que son camarade avait fait le travail qui l'intéressait au combien, le chauffeur abaissa ses jumelles et le rendez-vous fut fixé pour dimanche midi au Donovan bar pour le prochain entraînement.

Au soir après l'aéroport, de l'autre côté, quand Marchal arrive dans son appartement, tête penchée sur l'ordinateur, le type n'en doutait à ce que sur un tournoi tant prometteur, sur plus avec une si exceptionnelle machine à frapper qu'était la jeune russe, que ses deux anciens camarades avec lesquels la séparation fut difficile, n'hésiteraient à mettre leurs mains sur le feu.

Quoiqu'ils soient restés amis, John Marchal était tout de même devenu méfiant vis-à-vis d'eux, depuis qu'il avait perdu énormément de livres sterlings par une erreur de Johnson Capuel, qui en voulant gagner trop, eu dû beaucoup misé et les avait fait tout perdre. Et depuis, avait construit un stratagème propre à lui et à l'insu de ses deux vieux amis, en vue d'une

compétition qui mobiliserait tant des passions comme c'est ici le cas. Lui qui à 37 ans fut depuis longtemps considéré de parieur de second zone par celui qui commit la grossière erreur professionnelle par gourmandise, qui le jour où cela se produisit, dût certainement profiter de sa confiance et de sa crédulité pour lui faire mettre en jeu y compris toutes l'économie de sa grand-mère, situation qui provoqua d'ailleurs la mort de la pauvre malheureuse, d'où son incrédulité quasi génétique; et c'est à partir de là qu'il prit ses ailes et décida de se venger pour récupérer ce que lui et sa pauvre mémère eurent perdu et montrer à celui que ruina son trésor familial de quel bois il se chauffait.

Quant à celui qu'accuse Marchal, fut débusqué de son travail à la City justement pour son penchant excessif pour le jeux; Johnson Capuel était capable de parier sur toute une banque.

Depuis ce problème, Marchal avait quitté le logement qu'il louait avec Branducic et louait il y a peu un appartement où il vivait seul dans une insalubrité qui se constatait par des cartons, journaux et autres emballages qu'il ne trouvait le temps de s'en débarrasser, qui venaient tapisser son salon en se mariant aux tâches des cafés qui s'éclaboussaient sur les murs et les ordinateurs à chacun de ses coups de pieds rageurs quand il était perdant.

Dans son projet, il avait trouvé une complice en la personne de Cathy Beckett: une journaliste du Deely news, spécialiste en matière de sport et de paris, qui à chaque mois d'août, publiait deux articles au quotidien, lesquels les parieurs londoniens en raffolaient. Avec elle, ce fut une collusion organiser sous son impulsion afin de faire monter les cotes des joueuses dans un sens unique, le sien.

Dans la nuit de ce samedi, vers 22 heures 30 minutes, la vendeuse des articles qui n'avait encore rien fait sur le sujet, reçoit un coup de téléphone venu de l'autre côté, du bord de l'homme licencié par sa banque.

-Comment vas-tu, chère Cathy?

-Tout va bien; et toi?

-Ça va. Tu sais qu'il y a une superbe russe qui est en train de s'illustrer en ce moment?

-Bien sûr que je sais; c'est la fameuse Kunzkislowkonvoskaya?

Dans une prononciation parfaite qui surprit Johnson Capuel, qui dit:

-Mon Dieu! tu es magnifique, Cathy! Je n'ose croire que tu l'as fait.

-Fais... quoi?

-Dire ce nom russe imprononçable.

-Comment ça? c'est mon travail et tu le sais bien.

-C'est bien admirable ma chère; mais à propos, sachons qu'en ce moment les tractations sont en effervescence et il va bien falloir que l'on puisse se revoir.

-Quand cela?

-Lundi soir à ton travail à 19 heures, ça te va?

-Très bien, marché conclu, termine la journaliste.

Le lendemain matin, lundi donc, sorti de son sommeil dénué de rêve, Johnson Capuel fit et but sa tasse de thé avant d'appeler Brandon Branducic:

-Ça va? demande-t-il.

-Oui, tout va très bien.

-Hier soir j'ai passé un appel à une amie journaliste quand je t'ai laisser

téléphoner Marchal, et avons conclu sur un rendez-vous pour aujourd'hui soir à son lieu de travail.

-Et... est-ce notre rencontre au Donovan bar tient toujours?

-Bien sûr que oui; raison de mon appel d'ailleurs comme c'était prévu.

Quant à midi pile les deux amis se retrouvèrent, Johnson Capuel posa d'abord un des journaux d'hier sur la table, sur lequel la forme physique et psychologique de la russe étaient étalées et détaillées; quand il demande:

-Comment as-tu trouvé la joueuse russe hier à l'aéroport? de près, je veux dire.

-Énorme! Mais en ce qui concerne sa puissance physique, je crois qu'il faudra la regarder à la loupe. Cela étant dit, je la fais quand même confiance; car elle paraît vraiment très bien calibrée pour nous être peut-être, l'affaire du siècle, bien qu'en cet instant, continue Branduic, c'est difficile d'en dire plus étant donné qu'on a déjà vu chose similaire il y a trois ans passées. Remémore-toi comment ça s'était terminé; et pense un peu à John Marchal qui au jusqu'aujourd'hui ne te supporte plus.

-Oui, je me souviens très bien et d'ailleurs, j'imagine en même temps que cette affaire lui soit restée à travers la gorge; et c'est probablement la raison pour laquelle il ne nous fait aucun signe, plutôt à moi, à moins qu'il ne soit pas au courant de l'événement qui va ici se tenir.

Après quelques secondes pour prendre un bol d'air, il décide d'essayer de l'appeler quand même; au bout de la ligne, il entendait:

-Oui, allô! qui êtes-vous? demande l'homme ruiné par Johnson Capuel, qui décide de décrocher.

-C'est Capuel à l'appareil!

En enjambant la façon dont il venait d'interloquer son interlocuteur au bout du fil qui ne s'attendait à entendre sa voix, il aligna:

-On t'a cherché partout en vain! Où es-tu à présent?

John Marchal dont la rancune restait éveillée, répondit:

-Je t'avais interdit de m'adresser la parole! N'as-tu vraiment pas encore mesuré comment je ne t'aime plus?

-Je le sais. Mais tu ne vas pas m'en vouloir éternellement, sinon...

-Bien sûr que oui! lui coupa son ancien colistier, car ça se peut figures-toi, ajoute-t-il.

-Mais non, au contraire, je pense que l'on peut effacer cette erreur en étant plus raisonnables tous les deux; regardes Branduic, on a arrangé le problème, oui ou non?

-Ce serait mieux de me passer Branduic, s'il te plaît, se précipita de dire celui qui ne l'aimait plus.

Branduic qui mine de rien, savait qu'entre ces deux ça risquait de s'envenimer, fit un saut qui l'approcha de l'oreille de son coalisé, d'où il prit l'appareil et demanda d'une voix inquiète:

-Où te trouves-tu?

-Sois calme, répond Marchal, je suis à la maison et je n'ai aucune envie de sortir.

-A la maison! mais quelle maison?

-Je te la ferais savoir peut-être...

Connaissant parfaitement son camarade, il lui introduisit.

-Eh! presses-toi, on t'attend; il y a des choses intéressantes et ne manques surtout pas l'occasion. Laisse un peu de ta rancœur et rejoins-nous au Donovan.

John Marchal reçut ces paroles comme elles étaient arrivées.

Il arrive au bar à midi, et découvre les photos de la frappeuse des balles Russe qu'il a tant scruté sur le net; il ne dit mot, se contenta de s'asseoir à côté de Branduic avec qui ils se serrèrent les pincés en éludant celle de Johnson Capuel.

Ce dernier qui ne supporta la manière dont sa main droite fut éludé, vomit en premier ce qu'il avait dans la pensée en imposant la hiérarchie des âges:

-Malgré ton ressentiment, Marchal, voilà la personne qui peut-être va nous réconcilier: joueuse extraordinaire, jeu de jambes d'enfer, physique de tes rêves, elle est imbattable!

Prenant cela comme si l'on voulait l'amadouer, John Marchal répondit avec un ton toujours non apaisé:

-Ne t'emballes pas trop vite; c'est assez énervant!

Écoutes, rajoute le chercheur d'argent par tous les moyens, moi et Branduic voulions te voir afin de comprendre quelles sont nos chances par rapport à celles de la russe. Nous voulons absolument travailler avec toi comme dans le temps. Regardes-la, je te dis que ses espérances sont proportionnelles aux nôtres et qui sais si l'on pourrait gagner comme je le sens, en rassemblant nos efforts et mettre enfin un frein à ce passif dans une sorte de fête à la fin de la compétition car, l'heure est propice, c'est une affaire en

or!

-Quand penses-tu? questionne étonnamment John Marchal qui se tourne vers son compagnon de route.

-Je crois qu'il faudrait la suivre au courant de la semaine pendant ses déplacements, c'est-là que l'on saura mieux sur ses capacités physiques.

-Et de quelle façon allez-vous vous prendre à cette tâche? demande Marchal un peu en retrait.

-On devait normalement le faire dans l'union, répond Branduic, qui à son tour

rajoute:

-Tu seras donc bien le nôtre, Marchal; on peut du moins l'espérer?

Ma réponse je la réserve pour demain... soir. Appelles-moi vers... 20 heures et je te dirais quoi!

-C'est parfait! acquiesça son complice qui ajoute, sais-tu que la grande russe commence ses entraînements demain lundi à 21 heures?

-Je n'avais pas connaissance mais quoi qu'il en soit, j'imagine vraiment pouvoir satisfaire votre besoin; mais pour lors, je suis pris par autre chose!

-Et comment te retrouver au cas où tu ne ferais signe?

-Je n'avais pas connaissance mais quoi qu'il en soit, j'imagine vraiment pouvoir satisfaire votre besoin; mais pour lors, je suis pris par autre chose, je serais... je suis chez Duc Elington, voilà!

-Elington? s'estomaqua Branduic; mais je rêve? se demande-t-il.

Cette éventualité qui n'était pas envisagée, introduisit Branduic dans une incompréhensibilité profonde, dans laquelle il ne sortit qu'en acceptant d'avalier dans son verre de bière, toute la colère de John Marchal restée dans sa mémoire avant de dire:

-C'est avec Elington que tu as choisi de composer, c'est ça? demande-t-il un peu surmonté.

-Oui. C'est exacte! Et je n'ai pas de leçon à recevoir de ta part non plus, toi qui aies choisi de continuer de t'associer à ce crapule de Johnson Capuel, où est ta dignité maintenant?

-Tu me déçois Marchal, dit celui qui lui doit, dont la question ne lui était pas adressée, peux-tu le dire vraiment que tu t'es constitué en ennemi pour moi, n'est-ce pas?

-C'est à toi de savoir... Moi, je t'en veux vraiment. Et n'oublie pas que c'est toi qui as provoqué la mort de ma grand-mère!

L'insistance employée par Capuel pour conquérir Marchal, illustre bien qu'il existait un malaise profond entre les deux hommes: comme un feu se cachant sous les braises.

Les problèmes de Johnson Capuel ne pouvait s'arrêter là. L'homme avait encore un problème à régler, cette fois, avec le protégé de celui qui lui haïssait de façon malade c'est-à-dire, Duc Elington, qu'il venaient d'apprendre sa collaboration avec celui avec qui ils pensaient pouvoir s'additionner. Car pendant longtemps amis vu leur approche d'âges, mais séparés pour cause de l'argent que ce premier avait prêté au second. Et malgré les demandes insistantes de son argent, Capuel ne récupérait aucun centime. Elington qui cherchait à lui rembourser son dû, sans succès faute au manque de tournoi si avantageux tel qu'ici depuis quelques années, d'où parfois le sentiment de haine que chacun éprouvait pour l'autre dans leur

enfermement dans ce dilemme comme un serpent qui se mord la queue et qui prend bien du temps pour se dénuer car, chacun ne pouvait qu'espérer en persévérant dans cette activité qui pouvait quand tout allait bien, faire gagner beaucoup d'un seul coup et ainsi, permettre à chacun de rembourser son créancier.

Branduic qui ne dit pas trop en laissant Capuel disputer avec Marchal, voulut en réalité que l'occasion se transformât en une entente retrouvée, qui aurait fait fondre la peur qu'avait son camarade de mourir assassiné dans la rue comme une bête par quelqu'un qui d'une manière ou d'une autre s'en prendrait à lui. Il assista au départ de John Marchal cigarette aux babines, singeant son nouveau maître, Duc Elington. celui-ci est un homme de cinquante-trois ans, qui par l'émerveillement qu'il suscitait pendant qu'il raflait des sommes inconsidérées dans ses paris, fut admiré au comment par John Marchal, dont les idées convergèrent assez tardivement; n'empêche, qu'il fût fasciné comme un jeune enfant.

N'étant pas natif de la capitale, le nouvel ami de Marchal n'était donc pas un londonien, pas plus anglais, mais plutôt britannique.

Elington n'avait pas fréquenté la prestigieuse université de Londres et restait à jamais aux yeux de natifs de la mégapole, un profane. Quand il s'y trouvait, il laissait éclater ses attitudes de parvenu dont les étalages des biens qu'il ne savait cacher en se laissant paraître au lieu d'être. Sa distinction avec des Londoniens apparaissait dans son déguisement aux allures de haute classe, dont seuls les enfants de la métropole en avaient fait leur privilège exclusif. Portant au quotidien un haut-de-forme, se trahissait par son exubérance qui parfois par excès des regards, faisait sentir l'homme en danger et allait s'abriter dans son véhicule de luxe vitres satinées qui lui mettait en sécurité; et vivait alors le rêve de sa vie, celui d'un homme banal dans la ville qui marche sur les monnaies argentées.